

ce lieu, juché comme Daba sur un rocher très-haut, coulent deux sources chaudes; leurs orifices avaient à peu près six pouces de diamètre, elles lançaient l'eau à une hauteur de quatre pouces, on ne pouvait tenir la main dans l'eau qui était bouillante. Autour de la source s'étendait un plateau rocailleux, d'un demi-mille de diamètre, qui paraissait entièrement formé par le dépôt du sédiment calcaire contenu dans l'eau. La roche, près de l'orifice, est d'un blanc pur; plus loin elle prend différentes couleurs, et devient variée comme le marbre.

Le 5 août les voyageurs arrivèrent en vue du lac Manasarovar au pied d'une longue pente verdoyante, des montagnes gigantesques le bornaient au sud; le lendemain, ils campèrent sur ses bords, et virent ces eaux sacrées cachées dans le coin le plus reculé des montagnes de l'Hindoustan; il est de forme ovale, irrégulière, long à peu près de quinze milles, et large de onze, dominé par des précipices épouvantables, au-dessus desquels s'élevaient les cimes les plus hautes de l'Himalaya, revêtues de neiges perpétuelles; ce lac est le pèlerinage le plus célèbre de ceux auxquels la dévotion conduit les Hindous. Qui-conque a pu contempler une fois les eaux du Manasarovar, jouit de la béatitude sur la terre comme dans le Ciel. Beaucoup de fidèles entreprennent ce

pèlerinage, un petit nombre l'achève, parce que la plupart sont arrêtés par le manque d'argent ou les obstacles multipliés qu'ils rencontrent sur la route.

L'eau du Manasarovar est limpide et a bon goût; il ne croît pas d'herbes à sa surface, quoique le mouvement des eaux en jette sur les bords. Les variations de l'atmosphère sont brusques et rigoureuses, à cause de la chaleur violente du soleil à midi, interrompue par les vents froids qui soufflent du haut des roches et du fond des ravins. Des troupes de grandes oies sauvages de couleur grise le fréquentent; des aigles aquatiques se perchent sur les précipices voisins. Les couvens, dont tous les rocs sont garnis, parurent être la demeure de reclus des deux sexes.

Un des grands problèmes de la géographie de l'orient est de savoir si quelque-une des grandes rivières de l'Hindoustan sort de ce lac célèbre. Moorcroft employa tous ses efforts pour constater le fait; la fatigue, la maladie et le peu de temps qu'il pouvait consacrer à cette recherche, nuisirent au succès de sa tentative: toutefois il parcourut les rives septentrionales et méridionales du Manasarovar, et observa les autres avec un télescope, à l'exception d'un coin qu'il envoya examiner par un harkarah et un poundit; le résultat de toutes ces tentatives fut qu'aucun courant d'eau un peu important ne sort des

rives du nord, de l'ouest et du sud. Néanmoins, comme il est sans exemple qu'un lac au milieu des montagnes, entretenu par la fonte des neiges, perde, par la seule évaporation, l'excédant des eaux qu'il reçoit continuellement, il paraît probable qu'une rivière s'échappe de la partie que Moorcroft n'a pu reconnaître qu'à l'aide du télescope; les sinuosités des rochers, entre lesquels se trouvent son issue, auront empêché de la distinguer à une certaine distance. Un vieux poudit assura que, seize ans auparavant, il avait traversé une rivière qui, suivant l'assertion des habitans, sortait du lac.

Moorcroft commença son voyage pour revenir. Il aperçut à l'ouest du Manasarovar le Ravanrad aux ondes bleues; l'état des routes et sa mauvaise santé ne lui permirent pas de le visiter. On lui dit que ce lac est quatre fois plus grand que le Manasarovar, et qu'il renfermait quelques montagnes très-hautes ayant la forme d'une île; ce qu'il découvrit de loin ne s'accordait pas avec cette description; ce lac donne naissance à la rivière de Ladak. Il atteignit Tirtapouri et retourna à Daba par un chemin plus direct que celui de Gortope; il passa par Kienloung, village d'une centaine de maisons en briques peintes. Tout l'espace compris entre Tirtapouri et ce lieu était rempli de sources chaudes; leurs

eaux n'étaient chargées que de fer et d'acide sulfurique. Quand les voyageurs furent arrivés à Daba, on les avertit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour traverser l'Himalaya; ils en vinrent à bout non sans péril, et arrivèrent au mois d'octobre dans les plaines de l'Hindoustan.

Il n'est pas probable que la route du Tibet s'ouvre pour les Européens, la réception bienveillante que Moorcroft et ses compagnons avaient reçue du déba de Gortope, excita au plus haut point l'indignation du gouvernement chinois. Cet officier fut suspendu de son emploi, et menacé même d'une punition plus sévère.

Ce fut aux voyages dont nous venons de donner l'aperçu que l'on dut la connaissance de la hauteur prodigieuse de l'Himalaya. Des savans ayant contesté la justesse des mesures prises par Webb dans son excursion avec Raper, cet observateur entreprit une seconde fois de visiter ces montagnes.

En 1816 Webb essaya d'abord de pénétrer dans le Tibet par le col de Teklakout, situé à l'est du Mont Caïlas qu'il unit avec l'Himalaya; les autorités du pays déclarèrent à Webb, très-poliment, et en même temps d'une manière très-péremptoire, qu'il ne passerait pas. Il alla ensuite

à Kedarnâth , à la source d'un des bras du Gange , et par conséquent un des buts des courses des pèlerins hindous ; ils pénètrent dans ces contrées sauvages , franchissent des précipices affreux , escaladent des montagnes couvertes de neiges perpétuelles , pour contempler un morceau informe de rocher noir , qui a une ressemblance grossière avec le derrière d'un bœuf. Cet objet sanctifié par quelque légende hindoue ridicule , possède , lorsque l'on fait les offrandes convenables , la vertu de débarrasser d'un lourd fardeau de péchés. Cependant le plus grand mérite appartient aux fidèles qui se précipitent dans un abîme couvert de neige voisin de ce temple. Peu de temps avant l'arrivée de Webb , trois malheureuses femmes étaient venues pour se sacrifier de cette manière ; mais après avoir marché trois jours et trois nuits , au milieu des neiges , elles rebroussèrent chemin sans avoir pu trouver le lieu convenable. Le froid et la faim les réduisirent à l'état le plus triste ; l'une d'elles mourut bientôt après , les deux autres eurent plusieurs parties de leur corps gelées. Ces douleurs physiques furent cependant bien légères , en comparaison de la peine morale que leur causa l'idée que la divinité n'avait pas jugé leur sacrifice digne d'être accepté.

De Kedarnâth , Webb escalada le col de Niti , il y avait été précédé par son compatriote Trail ,

chargé de conclure des arrangemens pour des relations commerciales. Les Ounias déclarèrent qu'ils recevraient les Anglais avec plaisir , ajoutant en même temps qu'ils ne pouvaient rien faire à cet égard sans la permission du gouvernement chinois ; il est très-probable qu'ils ne la recevront jamais , du moins tant qu'il existera.

Webb confirma toutes les observations de Moorcroft ; il éprouva de même que lui une grande difficulté de respirer , une forte oppression , et la même tendance à l'apoplexie. Les montagnards qui ressentirent ces symptômes , provenant de la raréfaction de l'air dans ces contrées élevées , les attribuent à l'atmosphère empoisonnée qui , suivant eux , est produit par les émanations de certaines fleurs.

Le résultat le plus important du voyage de Webb consista dans une série d'observations barométriques , par lesquelles il détermina avec toute l'exactitude dont cette méthode est susceptible , l'élévation de ces défilés de l'Himalaya. En les comparant avec celles que lui fournit le journal tenu par Hardwicke à Doundoum , à 50 pieds au-dessus du niveau de la mer , Webb trouva que le col de Niti était à 2,500 toises au-dessus de ce dernier point. Cependant on ne voyait de la neige ni sur le défilé , ni sur les monts qui étaient plus élevés de 50 toises ; par conséquent , la ligne des

neiges perpétuelles ne commence à cet endroit qu'à 21,600 toises d'élévation absolue. Webb mesura aussi la hauteur du lit du Setledje qu'il voyait couler dans le plateau situé plus bas. Cette plaine est à près de 2,200 toises ; malgré cette élévation considérable, elle est couverte d'excellens pâturages pour les bestiaux, et de plus l'oua, variété de froment des montagnes, y donne des récoltes abondantes. Cette température douce n'existait que sur le revers septentrional de l'Himalaya, car sur le revers méridional, par exemple à Kedarnâth et ailleurs, la limite des neiges permanentes paraît n'être pas beaucoup au-dessus de 2,000 toises.

La cause assignée à ce phénomène semble aussi ingénieuse que solide. M. de Humboldt avait déjà observé que la température des régions élevées dépend principalement de la chaleur que la terre fait rayonner en haut, et qui diminue graduellement en s'élevant. Par conséquent, les pics situés sur un plateau large et haut doivent jouir d'une température plus élevée que ceux qui parviennent à la même hauteur en partant du niveau d'une plaine. Le plateau au nord de l'Himalaya est certainement le plus haut du globe, puisqu'il est à près de 1000 toises au-dessus de celui du Chimborazo. On peut ajouter que de plus il est fermé, étant borné par des chaînes gigantesques, telles que celles de l'Himalaya, de Nari,

de Tzang et de Veï, et que par conséquent son atmosphère ne se mêle pas avec l'air qui vient des plaines inférieures.

M. James Bailie Fraser partit en 1819 de Delhi et remonta la Djemna jusque dans le pays haut. A Naham, ville située par 30° 31' de latitude, il traversa le pays pour aller sur les bords du Setledje, et parcourut une partie des cantons qu'il baigne dans la partie supérieure de son cours ; il atteignit ensuite au point d'où la Djemna sort de derrière le pic de Djamautri ; elle est formée par une quantité de ruisseaux que produit la fonte des neiges. Fraser franchit un dos des montagnes neigeuses, et atteignit Bhaghirâth. Quoique le bras du Gange qui a sa source dans ce lieu ne soit pas le plus long, il est regardé comme le principal et le plus saint. Fraser pénétra jusqu'à Gangautri, où les voyageurs européens qui l'avaient précédé avaient inutilement essayé de parvenir. Il lui fut impossible d'aller plus loin ; mais ses observations et le témoignage unanime des habitans lui donnèrent lieu de croire que le Gange vient d'un vaste bassin de neige éternelle, entouré des cinq pics gigantesques du Roudrou-Himala, et situé à cinq milles à l'est de Gangautri. Cette montagne a reçu de la superstition indienne le

nom de Mahadeo qui est un de ceux de Siva ; on suppose qu'il a érigé là son trône au milieu des neiges qui ne fondent jamais.

Malheureusement Fraser n'était pourvu d'aucun instrument pour mesurer la hauteur de ces cimes colossales dans le voisinage desquelles il s'aventurait. En approchant du pic duquel la Djemna descend, il monta ainsi que son compagnon sur un point qui, d'après son élévation au-dessus de la limite des neiges perpétuelles, l'intensité du froid, la propension à dormir et la difficulté de respirer, fut estimé à 2,600 toises au-dessus du niveau de la mer. Le pic de la Djemna, éloigné de deux milles et demi en ligne directe, devait être de 600 toises plus haut. Fraser pense que les montagnes les plus hautes de l'Himalaya se trouvent entre Bhagirâth et le Népal ; celles qui sont plus à l'est ou plus à l'ouest diminuent graduellement de hauteur.

VOYAGE

D'ELPHINSTONE

DANS L'AFGHANISTAN.

1808.

Lorsqu'en 1808 Napoléon annonçait hautement le dessein d'envahir l'Hindoustan par terre, l'attention du gouvernement britannique se fixa particulièrement sur l'Afghanistan, qui occupait la seule route par laquelle le conquérant pouvait arriver ; c'était celle que le héros macédonien et plus tard Nadir châh avaient suivie. Il fut en conséquence décidé d'envoyer une ambassade au roi des Afghans, afin de se concilier son amitié et de s'assurer de sa coopération pour repousser l'ennemi s'il se présentait.

M. Elphinstone fut placé à la tête de l'ambassade ; elle partit de Delhi le 13 octobre 1808 ; on trouva le pays bien cultivé jusqu'à Canaound ; là on entra dans le grand désert de l'ouest de l'Hindoustan ; il se prolonge jusqu'aux rives du Sind, et ne présente que des dunes de sable mouvant